

Page de
Journal 39-42
et Gallimard
1946

La Bataille

3 JUILLET 1946

1946
Critique du Journal
[1939 - 1942]

par Francis Ambrière
dans la Bataille

du 3 juillet 46

A LA RECHERCHE DE NOTRE TEMPS

GIDE ET SON JOURNAL

JAMAIS mieux qu'en lisant la nouvelle tranche du *Journal* d'André Gide, qui paraît cette semaine (1), je n'ai compris et approuvé le terme par quoi le désigne André Rouveyre, quand il l'appelle « le Contemporain capital ».

Il y a de plus grands artistes que Gide, et qui laisseront des œuvres plus puissantes, plus cohérentes et mieux organisées pour vivre que la sienne. De lui, je ne pense pas que la postérité retiende grand-chose, du moins au titre de ces auteurs qui trouvent audience à chaque génération, et s'inscrivent dans le patrimoine éternel des lettres. C'est qu'il n'y a aucun ouvrage de Gide qui se suffise à soi-même et qui s'offre à nous comme une *Somme*. Dans son effort à se dépasser, à poursuivre sa route intérieure, Gide s'est, sinon toujours démenti, du moins toujours modifié d'un livre à l'autre, de sorte qu'il n'est à peu près aucun de ses essais ou de ses récits qui ne contredise le précédent et qui ne laisse incertain sur ce que sera le suivant. Pour bien lire Gide, et entendre valablement son message, c'est tout entier et d'un seul trait qu'il faut le prendre, des *Cahiers d'André Walter* et des *Nourritures terrestres* aux *Nouvelles Nourritures* et aux *Interviews imaginaires* ; exigence incommode qui explique tant de malentendus dont il a été victime et justifie les craintes quant à son avenir ; car si les loisirs d'une longue captivité m'ont permis cette entreprise à vrai dire délicieuse et profitable, elle est si peu compatible avec la vie que nous menons tous que je doute qu'il se trouve beaucoup de curieux pour pouvoir la mener à bien. Aussi la méprise risque-t-elle de durer entre Gide et la masse présente et future des lecteurs. Reste qu'elle soit tout à l'honneur d'un écrivain trop lucide pour ne pas s'être avisé de la menace, et pourtant trop supérieur aux contingences pour accepter d'en tenir compte.

Mais autant la durée des récits gidiens me paraît mal sûre, autant il est certain qu'on continuera longtemps de lire son *Journal*. C'est là qu'on ira chercher le reflet et le témoignage de ce qu'aura été la vie profonde de notre temps. Et l'on y trouvera, cernés, définis et traités avec une admirable honnêteté d'esprit, avec une richesse d'information et une qualité de scrupule inégalables, tous les problèmes qui se seront posés à nous, aussi bien les problèmes transitoires de l'époque (esthétique, politiques ou sociaux) que les problèmes fondamentaux inhérents à la nature de l'homme.

La portion du *Journal* qui vient de voir le jour (et dont des extraits avaient paru précédemment à New-York et à Alger) va de l'automne 1939 au printemps 1942. C'est la suite immédiate du gros volume de la Bibliothèque de la Pléiade où Gide rassemblait, à quelques semaines de la guerre, par une étonnante prescience, son expérience d'un demi-siècle. Sa nouvelle expérience est celle que nous avons tous connue à des postes divers, c'est l'expérience de la défaite et du bilan spirituel et national que l'événement nous conviait tous à dresser. Aucun n'apparaît plus sincère et plus complet que celui d'André Gide ni plus propre à renseigner ceux qui nous suivront sur la réaction française. Aucun ne répond à un tempérament plus intelligent et plus nuancé, à plus de courage et de discernement. Une vitalité prodigieuse, un sens de la continuité historique qui rejoint celui de son ami Paul Valéry, une vertu d'optimisme saine et non béate l'ont fait remonter très vite de la stupeur des premiers mois à une espérance mesurée mais indomptable. D'un homme jeune et placé dans la nécessité d'agir, sans doute certains balancements de pensée et un excès de retours sur soi-même apparaîtraient-ils comme paralysants. Mais que pouvait faire de mieux André Gide sinon d'approfondir sa réflexion et de nous proposer par là les plus beaux motifs de réfléchir à notre tour et de nous caricher à le suivre ? Même alors qu'il irrite ou déconcerte, il y a peu d'écrivains plus excitants pour l'esprit ; et qui se prive de confronter ses vues aux siennes se prive en même temps du contact le plus vivifiant. Il y aura toujours plaisir et profit à ouvrir les livres de l'homme qui a dit cette parole admirable qu'« aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle ».

Francis AMBRIERE.

(1) Editions de la N.R.F.